**La liturgie du prochain**

In Prince Vladimir GHIKA, *Entretiens spirituels*, Beauchesne, 1961

-extraits- p. 53-57

Dieu est Charité : c’est le nom de Dieu vis-à-vis du monde, c’est la forme même de Sa vie à notre égard. Les créatures qui veulent être de charité, pour en vivre et pour porter efficacement autour d’elles un reflet de ce nom, de cette œuvre, et de cette réalité bénie, ont à se pénétrer de Dieu, tout d’abord ; et Dieu s’y prête avec une étrange intensité d’action, tandis que d’autre part nous pouvons y trouver autant de consolation que de force. Car il y a là, dans l’acte de charité, et plus encore dans la suite, aussi continue que possible, de pareils actes, le plus profond et le plus doux des mystères. Vouloir vivre tant soit peu de charité, c’est, ne fût-ce que par intervalles, toucher en nous-mêmes, par la grâce de Dieu lui-même, la substance même de notre éternité. C’est constater, trouver, goûter en soi ce qui nous seulement provient directement et sûrement de Dieu mais forme la réalité même de notre vie de toujours. En cette vie l’acte de charité atteint seul Dieu et nous met, seul, là où nous devons rester. Tout le reste passe et est fait pour passer, jusqu’à la foi qui cèdera à la vision, jusqu’à l’espérance comblée et dépassée ; ceci seul est vraiment ce dont notre éternité personnelle sera faite. Et nous le tenons dès maintenant. Si quelque chose donc peut provoquer en nous la stupeur, la joie et l’action de grâces, c’est de voir en cet humble acte de charité, s’il est vraiment un acte de charité, un geste où vit l’amour de Dieu, ces arrhes, cet acompte de l’éternité (je parle ici sans aucune figure), et, ce n’est pas tout, de remonter alors à sa source par un acte qui amplifie encore cet acte même (car, comment constater avec amour l’origine de cet amour sans que cet amour ne s’en trouve par là même augmenté ?), de vérifier en nous la présence, encore voilée mais actuelle et vivante, de Dieu en notre âme, gage et cause décisive de sa présence dévoilée et sans fin qui ne différera de cette première possession d’amour que par l’infinité de son amplitude.

Dite-vous bien que le moindre acte d’amour de Dieu et d’amour du prochain en Dieu et pour Dieu, vous donne l’avant-goût de l’autre vie et vous met déjà, réellement au cœur d’elle, en Lui. Rien n’est plus capable de réchauffer, aux flammes mêmes du Saint-Esprit, votre vocation particulière.

Par quelle voie, habituellement, dans la famille spirituelle de saint Vincent de Paul, est-on un être de charité ? Par le souci du prochain et, en particulier, de ses souffrances.

Au moyen de quel geste vital et concret le grand saint, qui nous sert de guide, a-t-il voulu, en se fondant sur les paroles même du Seigneur dans l’Evangile, vous mettre à même de remplir votre tâche ? Par la substitution du Christ unique, immuable et parfait, au prochain imparfait, variable et multiple ; par la sainte obsession de Sa présence véritable en autrui, en cet « autrui » surtout où, par la souffrance qui le soustrait aux conventions de notre vie et l’associe à l’expiation ou à la rédemption, et par la pauvreté qui le dépouille et le fait plus simplement homme, on plut plus facilement retrouver l’Homme-Dieu.

Il y a là comme une sorte de transsubstantiation que Jésus nous indique et que saint Vincent nous conseille d’opérer selon le Saint-Esprit avec le meilleur de notre âme. Nous devons y croire, et sans trop d’effort, par un acte de foi et d’amour où nous donnons très exactement la mesure de nous-mêmes.

Nous avons, pour notre bonheur et celui de nos frères, à croire pleinement, comme les autres paroles de Dieu, cette parole de l’Evangile. L’exercice de la présence de Jésus dans la misère d’autrui est fondé sur cette parole que nous croyons, ici comme ailleurs, avec le genre de créance absolue qui est la marque de l’Eglise de vérité, et la voix même du Saint-Esprit en elle comme en nous, voix qui ne peut parler qu’à la façon d’un vrai Dieu, avec tout l’absolu de Dieu. L’Homme-Dieu nous a dit en langage humain, avec son autorité divine et le sens de son éternité : « Ceci est mon corps » ; l’Eglise de Dieu le croit sur parole et fonde là-dessus le plus intime de sa vie. L’Homme-Dieu a dit au disciple choisi : « Tu es Pierre » ; l’Eglise de Dieu le croit sur parole et se construit, comme il l’a dit, sur cette parole. Il nous a demandé de Le voir Lui-même dans le plus petit, dans le dernier de nos frères, pour Le secourir et L’aimer ; nous Le croyons encore sur parole, nous professons vouloir Le reconnaître là d’une façon vivante et continue.

Comme fils de la Sainte Eglise, nous sommes ceux qui croyons Dieu sur parole, ceux qui croient à la vertu de Sa parole. Et dans toutes ces « créances » qui nous font vivre, nous croyons, suivant les mots même de saint Jean, à l’amour que Dieu a pour nous. Car c‘est la marque distinctive et infiniment profonde du vrai chrétien que cette foi dans l’amour de Dieu pour nous, amour qui, dès qu’il est perçu, explique, soutient et pénètre tout.

[… Il y a là] un pas de plus de fait dans la voie déjà ouverte par Bossuet en son sermon sur « l’éminente dignité des pauvres dans l’Eglise » : l’indication de cette sorte de *liturgie* du pauvre et du souffrant, qu’amène dans nos relations avec lui cette présence substituée du Christ, en raison de sa parole, de son commandement et de sa recommandation.

Cette liturgie, tout le monde est à même d’y participer, vous plus que tous. Cette sorte de messe blanche, tout le monde peut la dire, avec une étrange et tacite consécration sur le modèle de l’autre, et le même démenti des apparences qui ne sont pas le Christ et le recèlent pourtant.

Cette liturgie est double, et le pauvre, comme l’âme secourable, la célèbrent à la fois à leur façon, si elle se fait comme elle doit se faire.

Double et mystérieuse liturgie, du côté du pauvre voyant venir à lui le Christ sous les espèces du frère secourable que vous êtes, du côté du bienfaiteur voyant apparaître dans le pauvre le Christ souffrant sur lequel il se penche. Et liturgie unique, par cela même. Car si le geste est de part et d’autre ce qu’il faut, il n’y a plus des deux côtés que le Christ rejoint dans deux êtres, à travers deux êtres, le Christ bienfaiteur venu vers le Christ souffrant pour se réintégrer dans le Christ victorieux, glorieux et bénissant. C’est le Christ redevenu seul maître de toutes choses, après avoir été, comme le chante la prière de l’Offertoire à la messe orientale (car ici encore les choses se passent, nous l’avons dit, suivant l’exemple du saint sacrifice lui-même), le Christ donnant et le Christ donné, à la fois distributeur et distribué.

Cette sorte de liturgie du pauvre et de l’être souffrant, qui transpose toutes choses dans le domaine de la grâce et réalise le Christ suivant l’ordre donné par le Christ lui-même, elle ne peut se faire qu’en se fondant sur la liturgie de la messe et de la communion. La présence réelle et le sacrifice divin nous mettent seuls à même de leur donner cette suite. Il faut pour que la liturgie de la visite ait sa valeur et sa vie, que la liturgie de l’autel ait été préalablement vécue bien au fond de l’âme.

La tâche de charité, universelle et sans heure fixe, n’est que la dilatation de la messe à la journée et au monde entier, et comme un retentissement d’ondes concentriques autour du sacrifice et de la communion du matin. Vous allez porter à ce pauvre, où vous devez voir le Christ, un peu de l’âme de votre communion et de la vertu du sacrifice auquel vous avez participé. Si ce n’était pas cela, vous ne feriez jamais rien de bien durable ni de bien profond, pas plus pour vous-même que pour les autres.